

APRÈS TRENTE ANNÉES D'IMPOSTURE, VOICI L'HEURE DE VÉRITÉ...

D'Alger à Budapest en passant par Berlin, Poznan et Varsovie, la Liberté sonne le tocsin et appelle les peuples à la lutte.

Dans le maquis algérien comme sur les barricades de l'héroïque Hongrie, un vent s'est levé que n'éteindront ni les mitrailleuses du «socialiste» Guy Mollet, ni les tanks du «socialiste» Khrouchtchev.

Partout, le masque tombe, le mensonge s'écroule. Après un long voyage au bout de la nuit, voici que se lève une aube nouvelle. Dramatique et sanglante, à la mesure de l'interminable attente, elle porte en elle les espérances révolutionnaires de ce siècle.

Cela ne pouvait durer. Les faux prophètes, les faisans du Socialisme, ceux qui, durant ces trente dernières années, ont prostitué ce grand idéal dans l'ordure politicienne ou dans l'ignominie policière, se démasquent enfin.

Pendant que l'armée française - au nom de la Démocratie - tente vainement de museler la révolte du peuple algérien et s'enlise dans la grotesque aventure égyptienne, l'armée soviétique - au nom du Socialisme - écrase la magnifique insurrection de l'héroïque, peuple hongrois.

Mollet et Lacoste rejoignent ainsi Khrouchtchev et Boulganine dans cette «gloire» où s'illustrèrent avant eux le «républicain» Thiers et le «socialiste» Noske.

Mais ces tentatives désespérées des politiciens et des bureaucrates pour conserver le pouvoir et ses privilèges démontrent que les peuples ont cessé d'être leurs dupes. Acculés dans leurs tanières, les imposteurs du socialisme se révèlent tels qu'en eux-mêmes ils n'ont jamais cessé d'être: des ennemis du peuple.

Après avoir été paralysé pendant plus de trente années par les mystificateurs de la «Démocratie socialiste» comme par les imposteurs de la «Dictature du Prolétariat», le véritable socialisme va reprendre sa marche en avant.

L'heure de la vérité a sonné. En contraignant les faux prophètes à se dévoiler, les récents événements ont clarifié la situation. Le double et simultané écroulement d'un mythe et d'un mensonge doit permettre à la lutte sociale de retrouver son sens.

Aux anarchistes, comme à tous les éléments de l'avant-garde révolutionnaire d'en prendre conscience et d'agir en conséquence.

L'épopée hongroise

Hongrie, octobre-novembre 1956: un nom et une date qui s'inscriront dans l'Histoire en lettres de feu - et de sang.

Car nul n'oubliera jamais l'incroyable héroïsme de ce petit peuple. Sur la terre des Magyars labourée par les colonnes blindées de l'envahisseur, les tanks peuvent tracer leurs sillons funèbres: ils ne pourront empêcher l'Histoire d'enregistrer le nom des assassins.

Ni celui de leurs complices. L'ignoble ramassis de laquais qui, après avoir rampé aux pieds d'un despote et encensé tous ses crimes, couvrent aujourd'hui d'injures les héros de l'insurrection hongroise, peuvent maquiller la vérité, falsifier les faits, truquer les photographies: leur laborieux travail de faussaires ne pourra empêcher la vague du dégoût populaire de les atteindre et de les submerger.

Quoi qu'en puissent écrire dans l'organe du *Parti des Fusilleurs* les aboyeurs de service, le magnifique élan qui a jeté un peuple unanime, femmes et enfants, ouvriers et intellectuels contre les tanks de l'opresseur, a jailli des profondeurs populaires et il faut toute la bassesse d'un Thorez, d'un Duclos ou d'un Wurmser pour insulter ces héros et applaudir leurs assassins.

Mais le brouillard de mensonge se dissipe. En France, les intellectuels désertent le Parti et la base s'agite. La C.G.T. n'ose, pour une fois, s'aligner sur l'officine stalinienne et, presque partout dans le monde, des soubresauts secouent les partis communistes. En Hongrie même, des milliers de soldats russes ont déserté, rejoignant leurs frères hongrois dans leur lutte héroïque.

La sauvage ruée des tanks russes sur Budapest a dissipé un mirage et soulevé l'indignation de tous les hommes libres. Mais ceux-ci ont le devoir de dénoncer les hypocrites pleurnicheries de la bourgeoise réactionnaire et du fascisme international.

Comment ne pas être écœuré d'entendre un Pineau dénoncer le crime russe à l'heure même où, sur son ordre, les bombes françaises éventraient Port-Saïd et décimaient sa population?

Comment ne pas être écœuré d'entendre un de Chevigné dénoncer le massacre du peuple hongrois, alors que cet immonde personnage est responsable du massacre de quatre-vingt-mille Malgaches assassinés sur son ordre?

Comment ne pas être écœuré d'entendre un Tixier-Vignancour s'élever contre les bourreaux russes, lui qui, il y a si peu, couvrait d'éloges les bourreaux nazis?

Comment ne pas être écœuré d'entendre un Biaggi hurler à la mort et lancer sur les valets de l'impérialisme russe ses «paras» dont les mains se souillèrent de tous les crimes au service de l'impérialisme français?

Comment ne pas être écœuré d'entendre une pie jacassante condamner du haut de son Vatican les tortionnaires de Moscou, alors qu'elle a toujours «oublié» de dénoncer le tortionnaire de Madrid?

Il serait, en vérité, plaisant, si cela n'était tragique, de voir toutes ces gueules engluées de sang s'accuser mutuellement d'assassinat!

Non la Révolution hongroise n'appartient pas à ces gens-là. Les Comités Révolutionnaires et les Conseils d'Ouvriers qui ont surgi d'elle témoignent tout à la fois de ses racines populaires et de son refus d'accepter un retour à un régime de bourgeoisie exploiteuse.

Malgré les mensonges intéressés des Staliniens et des fascistes, Budapest 1956 s'inscrit dans la plus pure tradition révolutionnaire à la suite de Barcelone 1936, de Berlin 1918, de Paris 1871.

Comme de Cronstadt 1921. Car, n'en déplaise aux distingués théoriciens du marxisme-léninisme, la sanglante faillite du stalinisme n'est pas seulement celle d'un homme et de son système. Et les troskystes,

qui dénoncent aujourd'hui l'écrasement de la Commune hongroise par Khrouchtchev, n'ont jamais dénoncé l'écrasement de la Commune de Cronstadt par Trotsky: les mobiles en furent cependant les mêmes comme en sont les mêmes les mensonges qui «*justifient*» la répression. Tant il est vrai que les mêmes causes engendrent toujours les mêmes effets.

Il est encore trop tôt pour mesurer les conséquences sans doute immenses, de la révolte hongroise. Deux faits paraissent cependant certains aujourd'hui.

D'abord, après plusieurs semaines de lutte sanglante, les quatre cent mille soldats de l'armée soviétique, appuyés par six mille chars et plusieurs centaines d'avions à réaction, n'ont pu parvenir à mettre à genoux le peuple hongrois.

Décimés par la mitraille traqués par la soldatesque menacés par la déportation la faim et les épidémies, les insurgés hongrois tiennent toujours et, s'ils n'ont pu vaincre, ils ne sont pas eux-mêmes vaincus, puisque leurs Comités et leurs Conseils discutent d'égal à égal avec le gouvernement fantoche de Kadar.

Le second fait est la mise en évidence de l'implacable lutte que se livrent entre eux les successeurs de Staline, tour à tour, les «*libéraux*» et les «*staliniens*» paraissent l'emporter, ce qui imprime à la politique russe une ligne zigzagante. Ainsi, après avoir encouragé la déstalinisation en Pologne, les Russes font marcher leurs divisions blindées sur Varsovie, puis acceptent le triomphe de Gomulka. De même, en Hongrie, ils soutiennent d'abord le Stalinien Géroë, tolèrent un instant Nagy, puis lancent leurs blindés sur Budapest, les retirent, engagent des pourparlers avec les insurgés, les rompent, écrasent l'insurrection et, militairement vainqueurs, mais incapables de profiter d'une victoire, que la Résistance hongroise rend précaire et incertaine, laissent en place les Comités révolutionnaires et les Conseils d'ouvriers élus par le peuple.

Nul ne peut prévoir l'avenir. Mais un fait est acquis: en écrasant militairement la révolte populaire hongroise, les successeurs de Staline ont définitivement dissipé le mirage d'une Russie «*socialiste*» et «*patrie du prolétariat*», aux intérêts impérialistes de laquelle la classe ouvrière internationale a trop longtemps sacrifié sa propre cause.

Puisse l'impérissable exemple de l'insurrection hongroise réveiller, partout dans le monde, les énergies révolutionnaires!

L'équipée égyptienne

La France vit des heures d'immarcescible gloire: à défaut d'une nouvelle Jeanne d'Arc, elle a trouvé un nouveau Bonaparte.

En la personne de Sire Guy Mollet qui, coiffant le bicorne de son illustre prédécesseur, a eu SA campagne d'Egypte.

Là, d'ailleurs, s'arrête la comparaison. Car le brillant héraut du prestige français n'a pas cru devoir aller, en personne, affronter les modernes mameluks du féroce Nasser, ni prononcer des paroles historiques aux pieds des pyramides.

Si nos braves bataillons n'ont pas été dans les sables du désert égyptien, se faire contempler par quarante siècles d'Histoire, du moins ont-ils eu le privilège d'aller contempler les carcasses des cinquantes navires coulés entre les berges du canal de Suez.

Fulgurante victoire qui a permis au stratège en chambre de l'Hôtel Matignon, de triompher: «*Nos objectifs sont atteints*». A la suite de quoi, le canal étant obstrué et les pipe-lines sabotés, l'économie française s'asphyxie rapidement!

Notre génial imitateur bonapartesque n'avait sans doute pas prévu, dans l'emportement de ses ardeurs

guerrières, ce prévisible choc en retour, conséquence inévitable de la plus absurde des expéditions coloniales. Expédition qui va se solder par une série de désastres plus graves qu'un Aboutir naval.

Désastre financier: déjà épuisé par l'hémorragie algérienne, qui coûte aux contribuables la bagatelle d'un milliard par jour, les séquelles de l'équipée égyptienne vont provoquer des difficultés budgétaires inextricables. La paralysie de nombreuses industries, consécutive disette du pétrole, sur lequel l'Etat prélevait d'énormes bénéfices, va réduire dans de notables proportions les rentrées fiscales à un moment où les dépenses s'accroissent vertigineusement. D'autre part, le pétrole que nous fourniront les Etats-Unis, lorsque le gouvernement aura souscrit à leurs conditions, dont la première est l'évacuation du canal par les troupes franco-anglaises, nous sera vendu à un prix tel que le déficit s'en trouvera accru. On peut donc prévoir une flambée des prix et une nouvelle avalanche d'impôts.

Désastre économique: l'économie française, déjà peu brillante, paralysée par le manque de pétrole et désarticulée par la hausse du prix des matières premières, va connaître de graves difficultés. L'industrie automobile, en particulier, qui fait vivre un million de travailleurs, va entrer en sommeil. Un chômage partiel est donc à peu près certain.

Désastre moral: le «*coup de poignard*», dans le dos de l'Egypte, déjà attaquée par Israël ressemble étrangement à celui de l'Italie attaquant, en 1940, la France déjà envahie par les Allemands. En faisant parler le canon, la France de Guy Mollet a brutalement renié ses engagements solennels antérieurs de ne jamais recourir à la guerre comme instrument de politique étrangère. L'isolement diplomatique qui en a résulté a été tel que les franco-anglais ont dû stopper leur offensive, leurs premières troupes à peine débarquées sur le sol égyptien, se ridiculisant ainsi devant le monde entier et, particulièrement devant le monde arabe.

Désastre culturel enfin: par son geste imbécile, voué à un échec certain, le gouvernement Guy Mollet a réduit à néant plusieurs siècles d'influence et de prédominance culturelles françaises en Orient. Non seulement la France ne récupérera pas le canal, mais elle va perdre, sans retour, au profit des Russes et, surtout, des Américains, les fortes positions spirituelles, économiques et financières qu'elle détenait encore dans tout le monde arabe.

Le bilan est tel que si ce pays comptait encore des patriotes, ceux-ci réclameraient la Haute Cour pour Guy Mollet et ses ministres!

Il ne saurait être question de prendre ici la défense du colonel Nasser et de son régime dictatorial de misère et de servitude. Disons seulement que l'envergure de ce pharaon au petit pied s'égalise sur celle de ses adversaires: au niveau de la plus basse médiocrité.

Il est bien évident que les fanfaronnades de ce cuistre en culotte de peau ont dangereusement fait monter la fièvre au Moyen-Orient. Ses «*commandos de la mort*» lancés sur Israël, ses menaces d'extermination du jeune Etat juif ont permis aux partisans israéliens de la guerre préventive de l'emporter.

Seulement, la guerre ne résout rien. Et l'imbécile politique du dictateur du Caire ne justifie ni l'agression de Tel Aviv, ni le coup de force de Londres et Paris. En organisant une expédition coloniale dans le plus pur style 1840, Eden et Mollet ont simplement oublié qu'ils vivaient au XXème siècle, dans un monde où la plus petite imprudence risque d'embraser la planète.

Ce risque a été frôlé de si près qu'à peine lancés dans l'aventure, Londres et Paris, épouvantés des conséquences de leur folle décision, ont dû, sous la pression américaine et la menace russe, stopper net leur offensive.

Il faudra un jour établir les responsabilités de ce drame et dévoiler les «*encouragements*» secrets qui déterminèrent Israël à lancer ses troupes en avant.

Soulignons aujourd'hui le paradoxe de voir la Grande-Bretagne, voler au secours d'Israël, alors qu'il y a quelques semaines, elle menaçait d'anéantir ce même Etat si celui-ci attaquait la Jordanie! Soulignons le paradoxe de voir les juifs de Palestine applaudis par tous ceux qui, il y a quelques années,

applaudissaient aux pogroms des juifs d'Europe par Hitler, soulignons le paradoxe des indignations franco-anglaises devant les armes russes dont était équipée l'armée égyptienne, alors que, jusque dans les jours qui ont précédé le conflit, la France et l'Angleterre fournirent à l'Egypte, d'abondantes quantité d'armes!

L'équipée égyptienne se solde par un fiasco complet. Aucun des objectifs qui l'avaient justifiée n'est atteint. Nasser est toujours debout, son prestige à peine entamé. Le canal restera à l'Egypte avec, sans doute, un «*contrôle*» financier des Etats-Unis. Par contre, le canal bloqué et les pipelines sabotés vont paralyser l'économie européenne, déjà malade, et la rendre un peu plus tributaire du capitalisme américain. Enfin, le fameux «*préalable*» égyptien, dont la liquidation devait, selon Lacoste, permettre de régler le problème algérien, demeure et la guerre d'Algérie va s'éterniser un peu plus.

En vérité, l'armée française n'aura rien rapporté de sa campagne d'Egypte.

Même pas un obélisque pour orner une place de Paris!

Maurice FAYOLLE.
